

101 films pour redécouvrir le Western

Elijah Baron, Charlotte Bonmati-Mullins, Apolline Caron-Ottavi, Robert Daudelin, Bruno Dequen, Damien Detcheberry, Ralph Elawani, Ariel Esteban Cayer, Julien Fonfrède, Alexandre Fontaine Rousseau, Philippe Gajan, Gérard Grugeau, Simon Laperrière, Sylvain Lavallée, Gilles Marsolais, André Roy and Charlotte Selb

Number 186, March 2018

Western – Histoires parallèles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87980ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Baron, E., Bonmati-Mullins, C., Caron-Ottavi, A., Daudelin, R., Dequen, B., Detcheberry, D., Elawani, R., Cayer, A. E., Fonfrède, J., Fontaine Rousseau, A., Gajan, P., Grugeau, G., Laperrière, S., Lavallée, S., Marsolais, G., Roy, A. & Selb, C. (2018). 101 films pour redécouvrir le Western. *24 images*, (186), 38–50.

101 FILMS POUR REDÉCOUVRIR LE WESTERN

Les «histoires parallèles» du Western, ce sont bien sûr et avant tout celles d'innombrables films. Et comme on n'a jamais vu assez de westerns, nous vous proposons ce petit index par ordre chronologique – sans avoir, bien entendu, la prétention d'être exhaustifs. Trois types de longs métrages s'y retrouvent, permettant d'aborder le Western autrement: des films où celui-ci se voit déplacé ou croisé avec un autre genre; des westerns réalisés en dehors des États-Unis; et une sélection de westerns américains que vous n'avez peut-être pas vus, qu'ils soient moins célèbres ou un peu hors piste.

Les textes sont rédigés par Elijah Baron, Charlotte Bonmati-Mullins, Apolline Caron-Ottavi, Robert Daudelin, Bruno Dequen, Damien Detcheberry, Ralph Elawani, Ariel Esteban Cayer, Julien Fonfrède, Alexandre Fontaine Rousseau, Philippe Gajan, Gérard Grugeau, Simon Laperrière, Sylvain Lavallée, Gilles Marsolais, André Roy et Charlotte Selb.

The Covered Wagon

(James Cruze / 1923 / États-Unis)



Sans sous-estimer l'apport de Thomas Ince et de William Hart, il est permis de prétendre que James Cruze fut le plus important réalisateur de westerns de l'époque muette. Et c'est son immense *The Covered Wagon* qui en est responsable ; les canons du western épique y sont définis – *The Big Trail* de Raoul Walsh lui doit beaucoup, plusieurs films modernes aussi. – RD

Go West

(Buster Keaton / 1925 / États-Unis)



En reprenant très littéralement la figure du cowboy, c'est-à-dire un gardien de vaches, Buster Keaton s'amuse avec le mythe du Western. Transposée dans l'Ouest désertique, sa silhouette délicate lutte avec la saleté, les bovins et bien sûr... la virilité. Faisant des vaches des protagonistes centraux, le génie du burlesque désamorçait l'imaginaire fantasmé et glorifié de la vie en plein air. – ACO

The Big Trail

(Raoul Walsh / 1930 / États-Unis)



Premier grand rôle de John Wayne. Tournée simultanément en 35 et 70mm, cette superproduction, qui fourmille de scènes d'anthologie (le départ de la ruée vers les terres, la descente des charrettes dans le canyon), possède une qualité documentaire qui transcende la fiction. L'œuvre d'un très grand cinéaste qu'il faut redécouvrir de toute urgence. – RD

Terror of Tiny Town

(Sam Newfield / 1938 / États-Unis)



Unique en son genre et cultissime à souhait. Du cinéma d'exploitation comme on n'en fera jamais plus. Entre le western musical et le *freak show*, un film entièrement joué par ceux que l'on appelait à l'époque des nains, qui chevauchent ici des poneys. Attention, ce film n'est pas politiquement correct. Mais alors vraiment pas ! – JF

Allegheny Uprising

(William A. Seiter / 1939 / États-Unis)



Le film commence par un cri : « Le Québec est britannique ! ». On est en 1759, en Pennsylvanie. Des colons indépendantistes se révoltent contre les autorités anglaises, qui se font plus

arrogantes après la victoire sur Québec et laissent une bande de Blancs trafiquer avec les Indiens. Les rebelles ont à leur tête James Smith interprété par le jeune John Wayne, déjà une incarnation du Western (il tourne la même année *Stagecoach* de John Ford). – AR

Destry Rides Again

(George Marshall / 1939 / États-Unis)



Comment mieux montrer la flexibilité du genre : *slapstick* par moments, avec un soupçon de *musical* (Marlene Dietrich oblige), le tout se termine sur une émeute menée par les femmes de la ville. Premier western de James Stewart, bien avant ses rôles plus ambigus chez Anthony Mann, il vient faire la loi par sa parole seule : Mr Smith jouant à Wyatt Earp. Délicieusement délirant. – Sy.L

Canyon Passage

(Jacques Tourneur / 1946 / États-Unis)



Sans désert, sans vengeance, avec un businessman pour protagoniste : le premier western de Jacques Tourneur ne ressemble à aucun autre. Les images d'une beauté singulière (la pluie dans les rues boueuses, les combats dans les forêts montagneuses, le reflet rosé du couchant sur les billots...) contiennent une violence sourde, éclatant dans des scènes particulièrement brutales. Étrange, d'une exquise sensibilité. Un véritable chef-d'œuvre oublié. – Sy.L

Pursued

(Raoul Walsh / 1947 / États-Unis)



Quand Robert Mitchum surgit dans le Western, il charrie avec lui toute l'esthétique du film noir. Un des premiers croisements entre les deux genres, les protagonistes sont perdus dans des paysages lugubres de fin du monde plutôt qu'enfermés dans des espaces clos. Le récit amasse une intensité inouïe, jusqu'à sa finale aux relents shakespeariens. Il en résulte un film torturé, à l'image de son protagoniste. – Sy.L

Blood on the Moon

(Robert Wise / 1948 / États-Unis)



Un cowboy errant (Robert Mitchum) coincé dans un conflit entre propriétaires terriens et éleveurs de bétail. Schéma classique, rehaussé par des personnages finement écrits, une atmosphère de film noir et quelques scènes surprenantes, dont un combat à poings nus, long et épuisant, et une poursuite dans la neige. Parmi les premiers essais de Robert Wise, il ressort un drame humain des plus émouvants. – Sy.L

Three Godfathers

(John Ford / 1948 / États-Unis)



Trois bandits fugitifs tombent sur une femme en couches abandonnée. Mourante, elle leur fait jurer de prendre soin de l'enfant. Tels les rois mages, nos compères seront prêts à tous les sacrifices pour amener leur filleul à la Nouvelle Jérusalem. Dans cette magnifique traversée du désert aux accents mystiques, John Ford confronte John Wayne à l'épreuve la plus terrifiante : la fragilité d'un nourrisson. – ACO

The Beautiful Blonde from Bashful Bend

(Preston Sturges / 1949 / États-Unis)



À défaut d'être la plus raffinée dans l'œuvre du réalisateur de *Sullivan's Travels*, cette petite comédie multipliant avec enthousiasme les blagues de plomb dans le postérieur possède un indéniable sens du rythme. Un coup de feu ratant sa cible n'attend pas l'autre et la fusillade finale, qui accumule de manière hypnotique les effets de répétition incongrus, s'avère joyeusement absurde et glorieusement bordélique. – AFR

The Gunfighter

(Henry King / 1951 / États-Unis)



Une carrière qui débute en 1915 et une filmographie pléthorique où l'on retrouve quelques westerns, dont un *Jesse James* (1939) oubliable. *The Gunfighter* est d'un tout autre ordre : mise en scène sobre et contrôlée au millimètre près, photo épurée (Arthur Miller), direction d'acteurs admirable : un « western adulte » qui ouvre un nouveau chapitre dans l'histoire du genre. – RD

Woman They Almost Lynched

(Allan Dwan / 1953 / États-Unis)



Cette obscure production de la Republic Pictures Corporation semble avoir été oubliée par l'histoire du cinéma. Pourtant, c'est un peu *Johnny Guitar* un an avant *Johnny Guitar* – en plus d'être un drôle de western proto féministe, qui semble sortir de nulle part jusqu'à ce que l'on étudie plus attentivement les autres titres de la filmographie du prolifique Allan Dwan : *Cattle Queen of Montana*, *Montana Belle*... – AFR

Track of the Cat

(William Wellman / 1954 / États-Unis)

Réalisateur du plus célèbre western de studio (*The Ox-Bow Incident*, 1942), Wellman ne craignait pas pour autant les tournages



Bad Day at Black Rock

(John Sturges / 1955 / États-Unis)



Dans une gare perdue au milieu du désert, un train s'arrête. Là où jamais personne ne descend, Spencer Tracy débarque en étranger manchot, enquêtant sur la mort d'un ami japonais. Ici, le Western plane, magnifié, sur un film noir qui aborde le racisme antijaponais dans l'après Seconde Guerre mondiale. Apparemment, l'un des films fétiches de David Lynch. – JF

The Indian Fighter

(André de Toth / 1955 / États-Unis)



Produit par Kirk Douglas et mené de main de maître par l'inclassable de Toth, ce western lyrique, brillamment dialogué par Ben Hecht, donne, pour une rare fois, la parole aux Indiens : jamais le discours des Premières nations n'a été aussi clair. En bonus : Elisha Cook en photographe paysagiste. – RD

The Last Hunt

(Richard Brooks / 1955 / États-Unis)



Célèbre pour sa finale (la mort de Robert Taylor congelé dans une peau de bison), le film est exemplaire de la position du cinéaste dans le cinéma américain moderne : intellectuel qui veut provoquer la réflexion, Brooks ne se prive pas pour autant du grand déploiement (la fuite des bisons) et de la narration efficace. – RD

Seven Men From Now

(Budd Boetticher / 1956 / États-Unis)



Bazin disait du film de Boetticher que c'était « un western exemplaire » : il avait bien raison ! Exemplaires, les 78 brèves minutes de *Seven Men From Now* le sont à plus d'un titre : mise en scène d'une rigueur absolue, jeu limite (bressonnien ?), action condensée et apothéose mythique. Tout cela en couleurs WarnerColor irréelles à souhait ! – RD

The Sheepman

(George Marshall / 1958 / États-Unis)



Une carrière bien remplie : une centaine de films, plusieurs westerns, dont *Destry Rides again* (1939) avec Marlene Dietrich. Marshall est le seul à avoir pris la défense des éleveurs de moutons, personnages peu glorieux de l'Ouest des cowboys. Glenn Ford, en éleveur aussi entêté qu'éberlué, s'intègre fort bien à son troupeau. – RD

Day of the Outlaw

(André de Toth / 1959 / États-Unis)



Une bouteille roule sur un comptoir. Deux hommes attendent qu'elle tombe, signal pour que le duel commence – mais des bandits rentrent en trombe, la bouteille s'écrase, inutile. Le coup de feu attendu reste en suspens, et la tension accumulée ne fait que s'amplifier, se propager... Pendant ce temps, la neige encercle les personnages et les paralyse. Un puissant huis clos, écrit par Philip Yordan (*Johnny Guitar*). – Sy.L

No Name on the Bullet

(Jack Arnold / 1959 / États-Unis)



Spécialiste du film de monstres de série B, Jack Arnold a signé quelques westerns fauchés pour la Universal, dont ce très estimable *No Name on the Bullet* qui repose entièrement sur les épaules d'Audie Murphy, soldat abondamment décoré, mais acteur fort limité. Or ce handicap s'avère positif : c'est même l'une des grandes qualités du film. – RD

The Sheriff Of The Fractured Jaw

(Raoul Walsh / 1959 / Royaume-Uni, États-Unis)



Produit par la Fox britannique, une parodie des lieux communs du Western. Un Londonien ramène à la raison les Indiens qui attaquent sa diligence en leur servant un discours moral pas piqué des vers. Avec l'aide de la tenancière d'un saloon (Jayne Mansfield!), il devient shérif. Walsh s'amuse à dévaloriser tout ce qui fait la grandeur de l'Ouest légendaire, et ses Indiens sont – pour une rare fois – des héros positifs. – AR

The Misfits

(John Huston / 1961 / États-Unis)

La mise à mort symbolique du Western incarnée par des acteurs qui disparaîtront de l'écran peu après le tournage. John Huston ne se contente pas d'illustrer cette mort, en noir et blanc, il la réalise sous nos yeux. C'est son sujet même. Gay Langland (Clark Gable)



Two Rode Together

(John Ford / 1961 / États-Unis)



Film méconnu, et pourtant exemplaire de la dernière période du maître (1956-1966) durant laquelle il revisite, sur le mode réflexif, critique parfois, les grands thèmes de son œuvre. Pièce d'anthologie : la longue conversation au bord de la rivière dont le caractère surréaliste s'explique, paraît-il, par la surdité commune à Widmark et Stewart. – RD

Lonely are the Brave

(David Miller / 1962 / États-Unis)



Inséparable de son cheval Whisky, un cowboy inadapté au monde moderne se transforme en fugitif. Après une course-poursuite spectaculaire, il rencontre son destin près de la frontière mexicaine. Film préféré de Kirk Douglas qui en est l'interprète principal aux côtés de Gena Rowlands et Walter Matthau, cet adieu au paradis perdu fait partie des films incontournables selon Steven Spielberg. À (re)découvrir absolument. – GG

Strictly Business [LES HOMMES D'AFFAIRES]

(Leonid Gaidai / 1962 / URSS)



Film constitué de trois courts, adaptés de nouvelles humoristiques de l'écrivain américain O. Henry. Deux braqueurs rencontrent un imprévu, dans un pastiche du Western qui se change en critique du capitalisme ; un cambrioleur se lie d'amitié avec l'homme qu'il allait voler ; deux arnaqueurs incompetents enlèvent un enfant incontrôlable qui se prend pour un chef amérindien. Du vrai *slapstick*, très réussi. – EB

Tonight for Sure

(Francis Ford Coppola / 1962 / États-Unis)



Sorti au cinéma L'Amour du boulevard St-Laurent au début des années 1980, alors que Coppola avait déjà acquis le statut d'auteur, cette histoire de cowboy obsédé voyant tout le monde à poil était de fait un film réalisé par Coppola, l'étudiant en cinéma de UCLA, qui y avait malignement intégré son court métrage *The Peeper*. Est-il besoin d'ajouter qu'il s'agit du seul western dans la filmographie du maître ? – RD

Wild Gals of the Naked West

(Russ Meyer / 1962 / États-Unis)



Russ Meyer, cinéaste culte de l'*underground* californien, fait son western. Une comédie burlesque, hystérique à souhait et proche de l'univers de Tex Avery, où d'idiots cowboys fantômes sortent de terre pour s'amuser quelques heures au soleil. Du grand cinéma absurde qui, à sa manière, enraye magnifiquement la machine hollywoodienne. Et, oui, les femmes ont déjà ces formes qui rendront plus tard le cinéaste célèbre. – JF

Lemonade Joe [JO LIMONADE]

(Oldrich Lipsky / 1964 / Tchécoslovaquie)



Parodie du Western américain, le film est né de la Nouvelle Vague tchèque. La liberté de ton d'alors se retrouve dans cette réalisation absurde qui ridiculise tout à un rythme effréné. Le héros en as de la gâchette ramène à la raison les cowboys éthyliques et bagarreurs de la ville avec sa limonade Kolaloka. Une réussite par son utilisation de filtres colorés, sa bande sonore inventive et ses trouvailles de mise en scène. – AR

Viva Maria

(Louis Malle / 1965 / France)



Immense succès commercial pour Louis Malle qui, au sortir du mortifère *Feu Follet*, réunit les stars rivales de l'époque – Brigitte Bardot et Jeanne Moreau – dans ce western parodique mis en musique par Georges Delerue. En meneuses de revue perdues dans une Amérique centrale secouée par la révolution, « les petites femmes de Paris » embrasent l'écran. Décousue et kitsch à souhait, l'entreprise vire au surréalisme, mais le charme demeure. – GG

Colorado [LA RESA DEI CONTI]

(Sergio Sollima / 1966 / Italie, Espagne)



Un chasseur de primes se lance en politique lorsqu'il apprend qu'un bandit vient de tuer un enfant... Le solennel Lee Van Cleef fait face au picaresque Tomás Milián dans ce western spaghetti qui démontre toute la virtuosité de Sollima. La complexité des personnages, le discours sur l'oppression du petit peuple et la mise en scène flamboyante font de *Colorado* un des fleurons du genre. – ACO

Duel at Diablo

(Ralph Nelson / 1966 / États-Unis)



Sombre et violent, ce western annonce déjà par ses thèmes de même que par le ton qu'il emploie la remise en question du genre à laquelle procédera Hollywood dans la décennie suivante. James Garner cherche à venger sa femme d'origine comanche et Bibi Andersson tente de protéger un enfant illégitime né d'une relation avec un Apache – tandis que Sydney Poitier, fidèle à son habitude, déjoue les stéréotypes raciaux. – AFR

Ride in the Whirlwind / The Shooting

(Monte Hellman / 1966 / États-Unis)



À peu près invisibles à l'époque (ils n'ont pas connu de sortie commerciale), ces deux westerns à petit budget tournés simultanément par le duo Hellman/Nicholson pour Roger Corman sont depuis reconnus comme un tournant majeur du genre. Fortement inspirés par la Nouvelle Vague et l'épure existentialiste d'un Antonioni, ils sont les précurseurs des odyssées crépusculaires à venir. – BD

Le dernier face à face [FACCIA A FACCIA]

(Sergio Sollima / 1967 / Italie, Espagne)



Au lendemain de la guerre de Sécession, un universitaire de Boston venu se soigner sous le climat texan est pris en otage par un bandit sans foi ni loi, ni éducation. À partir de ces deux figures que tout oppose, Sollima dresse le portrait d'une humanité ambiguë, dans un western psychologique à la morale mouvante où l'identité de chacun se (dé)construit au contact de l'autre. – CBM

Tire encore si tu peux [SE SEI VIVO, SPARA]

(Giulio Questi / 1967 / Italie, Espagne)



Un homme sort de terre et revient d'entre les morts. Ces prémices quasi surnaturelles indiquent d'emblée que ce western spaghetti n'est pas comme les autres. En effet : sa violence inouïe le rapproche du film d'horreur ; son mysticisme et ses fantômes, du film fantastique. Giulio Questi exorcise les atrocités de la Seconde Guerre mondiale. Alex Cox en fera une adaptation avec *Straight to Hell* (1987). – ACO

5 Card Stud

(Henry Hathaway / 1968 / États-Unis)



Une partie de cartes a eu lieu. Depuis, un à un, ceux qui y ont participé disparaissent mystérieusement. Un *whodunit* (films où il faut trouver le tueur) qui décale le Western vers la peur.

Un thriller angoissant qui porte la marque du *giallo* italien. Et surtout, la rencontre entre deux monstres sacrés : Robert Mitchum et Dean Martin. Un vrai plaisir de spectateur. Aussi au casting, le vrai fils de Pancho Villa ! – JF

La bataille de San Sebastian

(Henri Verneuil / 1968 / France, Italie, Mexique, États-Unis)



Ce western atypique, ancré dans le Mexique du XVIII^e siècle, porte un regard complexe sur le rôle de la religion. Un quiproquo voit un hors-la-loi (Anthony Quinn, en grande forme) devenir prêtre. Pris entre les troupes espagnoles et des Autochtones hostiles, il redonne confiance aux villageois. Le film n'est pas sans évoquer *Les sept samouraïs* et a été tourné au même endroit que *The Magnificent Seven*. – ACO

Belle Starr [IL MIO CORPO PER UN POKER]

(Piero Cristofani, Lina Wertmüller / 1968 / Italie)



Elle s'habille, fume et tire comme un homme. Elle est une légende de l'Ouest, une hors-la-loi qui fréquenta le gang Younger et épousa le Cherokee Sam Starr (tous sont dans le

Long Riders de Walter Hill). Ici, elle est interprétée par rien de moins qu'Elsa Martinelli et filmée par l'une des rares (la seule ?) femmes cinéastes à avoir, à l'époque, touché au Western. Plus qu'une curiosité. – JF

Django porte sa croix [QUELLA SPORCA STORIA NEL WEST]

(Enzo G. Castellari / 1968 / Italie)



Revenu de la guerre de Sécession, Johnny Hamilton (abusivement nommé Django dans la version française) enquête sur le meurtre de son père. Ce western spaghetti a

pour particularité d'être une adaptation de *Hamlet* ! Mais ce n'est pas son seul intérêt : ses séquences oniriques, ses expérimentations formelles et la musique obsédante de Francesco de Masi lui confèrent toute son originalité. – ACO

Le grand silence [IL GRANDE SILENZIO]

(Sergio Corbucci / 1968 / Italie, France)

Source d'inspiration évidente de Tarantino pour son *Hateful Eight*, ce western glacial et nihiliste demeure l'une des œuvres clés du



Western italien. L'inaltérable éthique du justicier tragique magnifiquement campé par Jean-Louis Trintignant est engloutie par la cruauté pragmatique du chasseur de têtes interprété par Klaus Kinski. La destruction des mythes de l'Ouest au service d'un pamphlet politique radical. – BD

Saludos hombre [CORRI UOMO CORRI]

(Sergio Sollima / 1968 / Italie, France)



Dans son dernier western zapata, Sollima troque la course-poursuite de *Colorado* pour une chasse au trésor burlesque au cours de laquelle Cuchillo, le lanceur de couteaux, passera de péon en guenilles à véritable figure révolutionnaire. Le dernier opus de la trilogie initiée par *Colorado* et *Le dernier face à face*. D'après le cinéaste, son film le plus anarchiste et le plus politique. – CBM

Goyokin, l'or du Shogun

(Hideo Gosha / 1969 / Japon)



Un clan de samouraïs ruiné détourne le magot des impôts en massacrant un village. Dans cette fresque hantée par la neige et les cris des corbeaux, le film de samouraïs résonne fort avec

le Western : les grands espaces, les enjeux moraux, un héros solitaire et silencieux qui s'entoure de marginaux pour rendre justice. Un chef-d'œuvre à la mise en scène onirique et sublime. – ACO

Paint Your Wagon

(Joshua Logan / 1969 / États-Unis)



L'histoire loufoque de deux chercheurs d'or (Clint Eastwood et Lee Marvin) et l'amour qu'ils partagent pour une même femme (Jean Seberg). Un western croisé de comédie musicale, adapté d'un

spectacle de Broadway où Eastwood et Marvin poussent eux-mêmes la chansonnette. Une vraie curiosité, un drôle de western et surtout une très belle rencontre cinéma entre trois stars fort singulières. – JF

Le spécialiste [GLI SPECIALISTI]

(Sergio Corbucci / 1969 / Italie, France, Allemagne)



Un visage de cire, un regard vitreux, Johnny Hallyday avait la gueule de l'emploi pour interpréter un héros de l'Ouest. La caméra de Sergio Corbucci le filme avec autant d'admiration que d'honneur. Difficile de ne

pas ressentir un certain frisson en voyant l'idole des jeunes, tout de noir vêtu bien sûr, partir à cheval vers sa prochaine aventure. – Si.L

The Ballad of Cable Hogue

(Sam Peckinpah / 1970 / États-Unis)



Après le massacre de *The Wild Bunch*, Sam Peckinpah effectue un virage à 180 degrés avec cette comédie sur un vieux roublard (Jason Robards) défendant un lucratif trou d'eau au milieu du désert. Peckinpah ajuste son style au *slapstick* pour composer cette ode à un monde en voie de disparition. Un rêve américain quasi poétique dans la pureté de son expression. – Sy.L

Compañeros

(Sergio Corbucci / 1970 / Italie, Allemagne, Espagne)



Comment diable peut tourner la rencontre entre un mercenaire scandinave sans scrupule, un péon sans cervelle et un vieil intellectuel sans arme, au beau milieu de la Révolution mexicaine? Sous le vernis trompeur de personnages stéréotypés et de situations burlesques s'inscrivent dans la (très) bonne veine du Western zapata, Corbucci livre ici une fable prolétarienne, à la fois décapante et désabusée. – CBM

El Topo

(Alejandro Jodorowsky / 1970 / Mexique)



Le film qui a révélé Jodorowsky ne se contente pas de détourner les codes du Western. Il les ridiculise et les intensifie, pour finalement les faire voler en éclats au profit d'une fable surréaliste et mystique dans laquelle la figure du cowboy solitaire accumule les duels aussi violents que cruellement absurdes avant de se réincarner pour finalement s'immoler. Une conclusion logique. – BD

Red

(Gilles Carle / 1970 / Québec)



Daniel Pilon incarne Réginald « Red » Mackenzie, voleur de voitures métis, coincé entre le rêve américain, le Québec et ses origines autochtones. Accusé à tort du meurtre de sa demi-sœur, il fuit sur une réserve avant de revenir en ville et d'exercer sa vengeance. Ennio Flaiano, scénariste de *8½* et de *La Notte*, cosigne le scénario de cette superproduction dont le titre de travail était *Dieu conduit une Camaro*. – RE

Soldier Blue

(Ralph Nelson / 1970 / États-Unis)



Pierre angulaire du Western révisionniste, étonnant brûlot politique, film *uppercut*, il aborde le massacre des Cheyennes à Sand Creek et les atrocités honteuses qui ont fondé l'Amérique. Dur et douloureux, le film était strictement interdit aux moins de 18 ans dans plusieurs pays, comme à l'époque *Salo ou les 120 jours de Sodome* et *Texas Chainsaw Massacre*. – JF

White Sun of the Desert [LE SOLEIL BLANC DU DÉSERT]

(Vladimir Motyl / 1970 / URSS)



Un soldat de l'Armée rouge, héros ironique et mélancolique, traverse le désert d'Asie centrale pour retrouver son épouse. La guerre civile tire à sa fin, mais il devra intervenir pour protéger un groupe de femmes d'une bande de dangereux rebelles. Film culte pour des générations de Russes, légendaire en tous sens, c'est sans doute le meilleur western produit dans le bloc communiste. – EB

A Gunfight

(Lamont Johnson / 1971 / États-Unis)



Deux *gunfighters* vieillissants, sans argent ni perspectives d'avenir, vont monter un « spectacle ». Ils s'affronteront en duel. On paiera pour les voir. Le gagnant/survivant prendra tout l'argent. La rencontre détonante entre Kirk Douglas et Johnny Cash comme acteur. Un film entièrement financé par la tribu Apache Jicarilla avec, pour la première fois à l'écran, Keith (fils de John) Carradine et Eric (fils de Kirk) Douglas. – JF

Doc

(Frank Perry / 1971 / États-Unis)



Doc Holliday rejoint Wyatt Earp à Tombstone. Sur son chemin, il rencontre une prostituée effrontée, Katie Elder. Avec le temps, les gens changent : Earp est devenu un politicien véreux et Doc rêve d'une vie de famille. Réécriture d'une histoire mythique de l'Ouest, *Doc* est autant une puissante fable morale et politique qu'un magnifique film d'amour, transcendé par Stacy Keach et Faye Dunaway. Un western frappé de mélancolie. – ACO

The Hunting Party

(Don Medford / 1971 / États-Unis, Royaume-Uni)



D'une cruauté sidérante, *The Hunting Party* dépeint les hommes à la fois comme des monstres possessifs et comme des pantins fragiles, esclaves de pulsions qu'ils sont incapables

de dominer. L'impitoyable mise en scène de Medford utilise ce rapport de force qu'établit la portée des armes employées par le groupe de Gene Hackman pour déconstruire une identité masculine forgée par la violence et le pouvoir. - AFR

The Last Movie

(Dennis Hopper / 1971 / États-Unis)



Magistral échec commercial qui valut à Hopper une disgrâce hollywoodienne, cette satire de l'industrie du cinéma par un cinéaste - et une équipe - carburant à l'improvisation et aux

drogues en tous genres imagine les lendemains du tournage d'un western américain au Pérou, où les locaux décident de créer leur propre film avec de fausses caméras... mais de vraies armes. - CS

Soleil rouge

(Terence Young / 1971 / France, Italie, Espagne)



À peine arrivé en Amérique, l'ambassadeur du Japon se fait voler un sabre qu'il devait offrir au président des États-Unis. Son garde du corps traquera les voleurs, l'honneur

de la nation japonaise étant, désormais, en jeu. Toshiro Mifune, Charles Bronson, Alain Delon et Ursula Andress, dans un même film? Difficile de faire plus classe! Apparemment, l'un des trois westerns préférés de John Huston. - JF

Une aventure de Billy le Kid

(Luc Moullet / 1971 / France)



John-Pierre Léaud est Billy le Kid. Dès le générique, Moullet s'amuse du décalage culturel de son « western Nouvelle Vague ». Léaud fait du Léaud dans un monde où les filles, un

peu comme les bisons, sont en voie de disparition. Au rythme lancinant de la chanson *A Girl is a Gun*, la guerre des sexes fait rage dans cette balade complètement déjantée. - ACO

Les Smattes

(Jean-Claude Labrecque / 1972 / Québec)

Abordant le thème de la fermeture des villages gaspésiens et la mainmise du grand capital sur les ressources naturelles (également cher à Marcel Carrière, Pierre Perrault et Jacques Leduc), *Les Smattes* s'illustre surtout par sa direction photo. Dans ce récit



High Plains Drifter

(Clint Eastwood / 1973 / États-Unis)



Pour ses premiers pas de réalisateur de westerns, Eastwood adopte le cynisme nihiliste de ses maîtres Leone et Siegel, plonge le genre dans une atmosphère fantastique et déploie une fable morale crépusculaire. Une vision singulière qui assume ses racines de cinéma culte et préfigure l'ambition des trois grands westerns qui suivront. - BD

Westworld

(Michael Crichton / 1973 / États-Unis)



Premier film de l'auteur de *Jurassic Park*, qui reprend la thématique du parc d'attractions. Les clients assouvissent leurs pulsions sur des robots dans un univers western. Mais les machines se révoltent... Yul Brynner reprend son rôle de *The Magnificent Seven* sous la forme d'un robot vengeur dans cette science-fiction glaçante: la violence constitutive de l'Amérique ressurgit sous les traits du loisir. - ACO

Alien Thunder [LE TONNERRE ROUGE]

(Claude Fournier / 1974 / Québec)



Claude Fournier signe ce lent western révisionniste inspiré de l'histoire du Cri Almighty Voice (1875-1897). Un Amérindien de Saskatchewan est arrêté pour avoir tué une vache, dans le but de nourrir sa famille. Il s'évade, assassine un policier et devient l'objet de la monomanie d'un agent joué par le jeune Donald Sutherland. Notons la participation de Chief Dan George et une musique composée par George Delerue. - RE

At Home Among Strangers [LE NÔTRE PARMIS LES AUTRES]

(Nikita Mikhalkov / 1974 / URSS)



Des membres de la police politique cherchent à récupérer l'or volé par des bandits au cours d'une attaque de train. Premier long métrage de l'un des grands du cinéma russe. Inspiré de westerns tant américains qu'italiens, mais très distinct sur le plan formel, c'est un film au récit mouvementé, tantôt vaporeux et littéraire, tantôt lyrique et exalté. - EB

Blazing Saddles

(Mel Brooks / 1974 / États-Unis)



Entre sa galerie inoubliable de faciès improbables et son manque total de respect pour la mythologie du *Far West*, le film de Mel Brooks est probablement la meilleure parodie du genre. Dans les milieux spécialisés, les discussions vont bon train pour déterminer lequel, de *Young Frankenstein* ou de *Blazing Saddles*, est le plus drôle. Les débats se règlent en plein soleil à l'extérieur du saloon. – DD

Touche pas à la femme blanche!

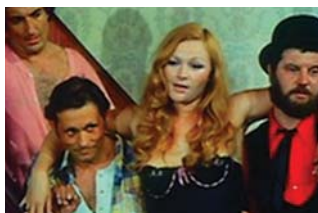
(Marco Ferreri / 1974 / France, Italie)



Cinéaste iconoclaste s'il en fut, Marco Ferreri ne pouvait faire un western ordinaire! Tourné dans le trou laissé au cœur de Paris par la démolition des Halles, son film, avec sa distribution de grand luxe (que des « noms »), est une entreprise déchaînée dans laquelle Buffalo Bill, le général Custer et bien d'autres font un pied de nez au cinéma, tous genres confondus. – RD

L'arrière-train sifflera trois fois

(Jean-Marie Pallardy / 1975 / France)



Le Western aura décidément été croisé avec tous les genres. Célèbre pour son inénarrable titre, ce western érotique met en scène des personnages tels que Maureen O'Lala, John Keykett et Billy le Bid. Tournée à la va-comme-je-te-pousse, cette comédie paillardie témoigne néanmoins de l'affection de son réalisateur pour le genre. Après tout, il est aussi l'auteur de *Règlements de femmes à O.Q. Corral*. – ACO

Breakheart Pass

(Tom Gries / 1975 / États-Unis)



Un *thriller* d'espionnage collé sur un western, adapté par Alistair MacLean (grand spécialiste des histoires d'espions et d'agents doubles) d'un de ses propres romans. Un huis clos dans un train où un mystérieux prisonnier devra déjouer une conspiration visant à déstabiliser politiquement l'Amérique. Comme du Agatha Christie avec cowboys, machinations, retournements narratifs et, surtout, Charles Bronson. Original et particulièrement efficace. – JF

Mustang

(Yves Gélinas, Marcel Lefebvre / 1975 / Québec)



Western allégorique sur la corruption et le petit banditisme, l'unique film réalisé par le scénariste et parolier Marcel Lefebvre avait tout pour devenir culte, à commencer par sa distribution et sa chanson thème. L'humour et la « sensibilité » (!) de Willie Lamothe lui permettent de s'extraire par à-coups de la dimension folklorique et du pastiche américain, même en plein cœur de Saint-Tite. – RE

Les quatre de l'apocalypse [I QUATTRO DELL'APOCALISSE]

(Lucio Fulci / 1975 / Italie)



Grand maître de l'horreur italienne sale, Fulci signe un western crade et poisseux, brillant et dérangeant, sur le leader monstrueux d'un petit groupe de rejetés sociaux. Il réinterprète de façon maligne la famille Manson qui défraya la chronique quelques années plus tôt aux États-Unis. La performance de Tomás Milián en Chaco, le gourou machiavélique, est mémorable et insuffle le malaise partout. Quand le Western fait peur. – JF

Assault on Precinct 13

(John Carpenter / 1976 / États-Unis)



Une fillette est assassinée pour avoir été au mauvais endroit au mauvais moment. Son père pourchasse ses meurtriers avant d'être lui-même traqué. Il se réfugie dans un commissariat, vite assiégé. Inspiré du scénario de *Rio Bravo* (Howard Hawks, 1959), le deuxième film de Carpenter fait de son petit budget une force en reprenant avec brio l'économie des grands westerns : une action confinée pour une tension insoutenable. – ACO

Keoma

(Enzo G. Castellari / 1976 / Italie)



Keoma (Franco Nero), Amérindien recueilli par un pisto-lero après le massacre de sa famille, doit affronter ses frères adoptifs à la fin la guerre de Sécession. Mystique, audacieux, et porté par une bande sonore déconcertante (des chansons hippies qui sonnent comme un requiem), *Keoma* est le chant du cygne du Western spaghetti, alors que le cinéma de genre à petit budget italien est en train de disparaître. – ACO

Mad Dog Morgan

(Philippe Mora / 1976 / Australie)



La cavale impossible d'un hors-la-loi fou et sa relation avec un aborigène, dans l'Australie du XIX^e siècle. Malheureusement trop peu connu, ce *no man's land* avant-gardiste (quelque part entre Sam Peckinpah et Nicolas Roeg) parle de liberté et contient l'une des plus démentes performances de l'acteur Dennis Hopper. Classique ultime d'un cinéma différent, un grand western de l'ailleurs à découvrir de toute urgence. - JF

The Shootist

(Don Siegel / 1976 / États-Unis)



Histoire d'un héros de l'Ouest atteint d'un cancer incurable, le beau film de Siegel est tout à la fois le testament de John Wayne (il imposa à la production d'être entouré de ses amis Lauren Bacall, James Stewart, John Carradine, Richard Boone) et ses adieux au cinéma, après 50 ans de loyaux services. Un film tout en émotions qui fait presque oublier les idées politiques du grand acteur. - RD

Bronco Billy

(Clint Eastwood / 1980 / États-Unis)



Malmené par une riche héritière dont il tombe amoureux, un cowboy macho trouve un nouveau cheval de bataille sur sa route. La conquête de l'Ouest mise en spectacle sous un chaiteau itinérant par un Clint Eastwood en pleine ascension qui s'inspire du mythique *Buffalo Bill's Wild West Show*. Un western en forme de comédie sentimentale qui se veut une ode aux valeurs d'une Amérique éternelle généreuse et solidaire. - GG

Tom Horn

(William Wiard / 1980 / États-Unis)



Tom Horn accepte de protéger des voleurs les troupeaux de propriétaires terriens. Gênés par le cycle de violence qu'il engendre, ceux-ci veulent se débarrasser de lui. Après maintes péripéties, *Tom Horn* a abouti entre les mains du réalisateur de télévision William Wiard et n'a jamais été considéré comme un grand film. Avec sa violence crue et son discours particulièrement amer, il n'en est pas moins mémorable et troublant. - ACO

Outland

(Peter Hyams / 1981 / Royaume-Uni)

Dans l'espace, personne n'entend crier les shérifs... Trois ans avant sa suite osée à *2001, a Space Odyssey*, Peter Hyams emmenait Sean Connery sur la lune de Jupiter pour une réinterprétation futuriste



du célèbre western *High Noon*. Quand Western et science-fiction fusionnent, les cowboys sont dans le futur et le genre loin d'être mort. Tout n'est qu'une question de (nouvelles) frontières. - JF

The Grey Fox

(Philip Borsos / 1982 / Canada)



À sa sortie de prison, un braqueur de diligences quitte l'Ouest américain pour le Canada où il se recycle en voleur de trains. Le plus célèbre western de l'histoire du cinéma canadien doit surtout sa notoriété à son interprète, Richard Farnsworth, protagoniste inoubliable de *A Straight Story* de David Lynch. Mise en scène solide et inspirée du regretté Borsos. - RD

Streets of Fire

(Walter Hill / 1984 / États-Unis)



Ellen, une chanteuse rock, est enlevée par un gang de motards. Le solitaire Tom Cody (son soupirant), une copine bagarreuse et le manager binoclard de la belle vont venir à sa rescousse. Le film musical, le film d'action et le polar urbain se mêlent dans cette fable romantique qui a tout de la trame d'un western. Walter Hill prouve qu'il est le digne héritier du genre. - ACO

Lust in the Dust

(Paul Bartel / 1985 / États-Unis)



Quand Paul Bartel (cinéaste vedette de l'écurie Corman) emmène Divine (transsexuel célèbre, égérie de John Waters) au *Far West*, cela donne un western qui volontairement cherche le ridicule. Une farce vulgaire, déconçante et abrasive où plus rien ne va, qui s'attaque joyeusement au Hollywood bien pensant de l'époque. Un film qui marque aussi les retrouvailles entre Divine et Tab Hunter, quatre ans après *Polyester* (John Waters). - JF

Millionaires Express

(Sammo Hung / 1986 / Hong Kong)



Une bataille royale entre samouraïs, brigands, cowboys... et même Cynthia Rothrock! Certes, ce train prend plusieurs détours cabotins avant de se rendre à destination, mais le cinéma de Hong Kong y rencontre néanmoins l'esthétique du *Far West*, au fil d'une comédie où montagnes enneigées à la Corbucci, chemins de fer keatoniens et autres saloons génériques deviennent un terrain de jeu idéal pour Hung et son entourage! - AEC

Dudes

(Penelope Spheeris / 1987 / États-Unis)



Cowboys et Premières Nations font la paix par l'entremise de deux ados punks et paumés qui tentent d'échapper à de violents *rednecks*. Entre comédie romantique et un *Delivrance* néopunk, ici les fantômes de l'Amérique débarquent pour réparer les injustices du passé. Étonnant classique de la contre-culture des années 1980. Par la réalisatrice de *Wayne's World* et *The End of Western Civilization*. – JF

Extreme Prejudice

(Walter Hill / 1987 / États-Unis)



Un policier lutte contre le trafic de drogue à la frontière mexicaine et doit affronter son ancien ami d'enfance... Hommage à *The Wild Bunch* de Sam Peckinpah, ce *thriller* texan écrit par John Milius reprend les grands traits du Western: la subversion de la loi, les dilemmes humains, la frontière, et la présence de « gueules » mémorables, Power Boothe et Nick Nolte en tête. – ACO

Near Dark

(Kathryn Bigelow / 1987 / États-Unis)



Premier passage de l'Américaine Kathryn Bigelow au cinéma à gros budget, *Near Dark* mêle western, horreur et film de motards pour redonner au film de vampires ses lettres de noblesse, s'inscrivant ainsi dans le renouveau du genre de la fin des années 1980. Une œuvre aussi extravagante et excessive que sincèrement romantique, à l'image de la décennie. – CS

Straight to Hell

(Alex Cox / 1987 / États-Unis, Royaume-Uni)



Inspirée du western spaghetti *Tire encore si tu peux* de Giulio Questi, la comédie punk d'Alex Cox (*Repo Man*, *Sid and Nancy*) propose un casting réunissant Joe Strummer, Courtney Love, Dennis Hopper, Elvis Costello, Grace Jones et Jim Jarmusch, et un environnement non moins surréaliste où les tueurs d'une petite ville du désert sont accros au café. – CS

Alias Will James

(Jacques Godbout / 1988 / Québec)



Jacques Godbout affirmait, en 1988, que l'œuvre de Will James est une manière de nous dire, à nous, Québécois, que l'Amérique nous appartient. Appelons cela l'antithèse du roman du terroir. Un documentaire qui remet en perspective l'homme que fut Ernest Dufault et la légende qu'il devint sous le nom de Will James. – RE

Posse

(Mario Van Peebles / 1993 / États-Unis)



Desservi par une approche à la Leone, le film de Van Peebles a le mérite de rappeler l'importance des cowboys noirs – sur deux, au lendemain de l'abolition de l'esclavage, nous dit le prologue. La solidarité entre les Autochtones et les Afro-Américains dans la lutte contre l'exploitation du pouvoir blanc a un parfum d'actualité. – RD

Peace Hotel

(Wai Ka-Fai / 1995 / Hong Kong)



Western martial rendant hommage à *Rancho Notorious* (Fritz Lang) où un tueur repent (Chow Yun-Fat) est tenancier d'un hôtel ouvert aux désœuvrés. Quand une mystérieuse femme (Cécilia Yip, particulièrement étonnante en Katharine Hepburn asiatique) débarquera, son passé le rattrapera. La mort aussi. Le premier film d'un désormais grand cinéaste. Un *eastern* lyrique, produit par John Woo, d'après une idée de Chow Yun-Fat. – JF

Soldier

(Paul W.S. Anderson / 1998 / États-Unis)



Un soldat rejeté sur une planète dépotoir défend une colonie de laissés-pour-compte contre une armée d'hommes génétiquement modifiés: ce récit se déroule soi-disant dans le même univers que *Blade Runner*, mais il s'agit avant tout d'un pur western dans l'espace, aux scènes d'action robustes. Avec un Kurt Russell qui nous rappelle, comme chez John Carpenter, qu'il est le cowboy moderne par excellence. – Sy.L

Ravenous

(Antonia Bird / 1999 / États-Unis, Royaume-Uni, République tchèque)



Antonia Bird utilise le Western comme toile de fond d'un film d'horreur / comédie noire, où les soldats d'un fort perdu dans la Sierra Nevada californienne sont décimés par un cannibale (Robert

Carlyle), à moins qu'ils ne cèdent eux-mêmes au cannibalisme. Un scénario inspiré par des événements et personnages réels, tels que l'expédition Donner et le cannibale américain Alfred Packer. – CS

Tears of the Black Tiger

(Wisit Sasanatieng / 2000 / Thaïlande)



L'amour pur et tragique entre Dum, paysan, et Rumpoey, fille de bonne famille. Esthétique colorée à l'extrême, sentimentalisme à l'eau de rose, duels version *pop art*: le Western se

réinvente de façon folle et décalée pour rendre hommage autant que parodier les grands classiques du mélo thaï des années 1950 et 1960. Un western qui a le goût sucré des meilleurs bonbons. – JF

Pas de repos pour les braves

(Alain Guiraudie / 2003 / France)



Fantaisie westernienne, ce film est une sorte de rêve mélancolique se jouant des clichés avec ses agriculteurs désenchantés qui se poursuivent ou sont poursuivis (on ne sait trop), en

forêt et par les villages, entre grands espaces et lieux clos. Grave et lugubre, drôle et délirant, trivial et merveilleux – l'homosexualité y est présentée sans stéréotype –, le film confirme déjà Guiraudie comme cinéaste incontournable. – AR

The Proposition

(John Hillcoat / 2005 / Australie, Royaume-Uni)



Écrit et mis en musique par Nick Cave. Un western noir, crépusculaire, en plein cœur de la brousse australienne. Le début d'un monde, la fin d'un autre. Pendant que l'aristocratie

britannique se sert le thé et que les aborigènes servent de bétail, un capitaine ambitionnant de « civiliser » cette colonie pénitentiaire passe un marché avec le chef d'une fratrie de bandits d'origine irlandaise... – RE

Sukiyaki Western Django

(Takashi Miike / 2007 / Japon)

Un hommage punk délirant au Western italien qui réadapte le récit de *Yojimbo*, lui-même source d'inspiration des débuts de Sergio Leone, pour finalement s'autoproclamer dans ses dernières minutes prologue de la série des Django – sous le regard



d'un caméo de Tarantino. Un pur exercice de style hyperbolique qui est toutefois conscient de ses origines et nourri d'un vrai désir de cinéma. – BD

The Good, the Bad, the Weird

(Kim Jee-woon / 2008 / Corée du Sud)



Ce faux-vrai *remake* d'un Sergio Leone est mené de main de maître par le Quentin Tarantino coréen. Trois types sont à la recherche d'un trésor, et c'est à celui qui empêchera l'autre de le posséder en tirant un nombre astronomique de balles à la minute. Ce film, aux références non seulement cinématographiques, mais historiques, est désopilant, essoufflant, hallucinant, techniquement impeccable, avec de superbes acteurs. – AR

Reel Injun

(Neil Diamond, Catherine Bainbridge, Jeremiah Hayes / 2009 / Canada)



Un documentaire ludique et passionnant qui mêle *road movie*, archives de films et entrevues, afin de retracer l'évolution de la représentation des Autochtones dans le Western. Les multiples

stéréotypes générés par le genre – du sauvage cruel au grand sage en symbiose avec la nature – sont observés avec un mélange judicieux de réelle fascination, d'ironie et d'amertume. – BD

Meek's Cutoff

(Kelly Reichardt / 2010 / États-Unis)



« Western » au sens de véritable film sur l'Ouest américain, Reichardt dédramatise brillamment le genre pour en extirper l'essentiel. Tandis qu'un groupe de colons se perd sur la piste de l'Oregon, la genèse de l'Amérique (et de ses maux) est déployée en miniature, doublée d'une élégie des grands espaces, magnifique Enfer à ciel ouvert où l'eau est comptée en jours et non en litres. – AEC

Rango

(Gore Verbinski / 2011 / États-Unis)



Le Western pour les enfants. Film d'animation où un caméléon domestique se retrouve accidentellement expulsé de son bocal, dans le désert du Nouveau-Mexique. Là où, entre hiboux, tatous, vautours et opossums, se jouent toujours les rivalités d'antan de l'Ouest sauvage. Un bel hommage au genre par un réalisateur qui connaît très bien son sujet. Et Johnny Depp pour faire la voix du caméléon. – JF

Bone Tomahawk

(S. Craig Zahler / 2015 / États-Unis, Royaume-Uni)



Le Western a subi tant de révisions en un siècle d'histoire qu'il serait prétentieux et illusoire de prétendre le renouveler en 2015. Reprenant la trame classique de la mission de sauvetage, S. Craig Zahler privilégie intelligemment une approche modeste et efficace qui intensifie le potentiel pittoresque et sauvage du genre, via des dialogues ciselés et une violence extrême réellement perturbante. – BD

Feuilles mortes

(Carnior (Steve Landry), Édouard A. Tremblay, Thierry Bouffard / 2016 / Québec)



Récit postapocalyptique tourné par d'anciens membres de Phylactère Cola, Roy Dupuis y tient le rôle d'un « Lone Ranger of the Apocalypse » à la sauce révolte des Patriotes. Son attachement à la ceinture fléchée trouve un contrepois dans de nébuleuses origines métisses; clin d'œil potentiel au documentaire *L'Empreinte* (2015), dans lequel Dupuis entretient l'exagéré mythe du métissage. – RE

Maliglutit (Searchers)

(Zacharias Kunuk, Natar Ungalaaq / 2016 / Canada)



Il y a *remake* et *remake*... Entre art contemporain et geste anthropologique, la transposition que Kunuk orchestre de l'emblématique western de Ford dans le grand nord des Inuits est non seulement magistrale, mais elle est surtout un acte profondément politique et culturel de réappropriation. Ici, « l'Indien » n'est plus « l'autre », il est l'acteur de sa propre histoire. – PG

Laissez bronzer les cadavres

(Hélène Cattet, Bruno Forzani / 2017 / Belgique, France)



Les cinéastes franco-belges, qui se sont approprié l'univers du *giallo* dans leurs précédents films, s'attaquent ici à celui du Western spaghetti. Giclées de sang, giclées d'or, montage frénétique, cadrages soignés, gueules patibulaires, règlements de comptes outranciers dans un paysage aride de la Corse et citations musicales jouissives font de leur film l'une des plus excitantes réactualisations du genre dans le cinéma contemporain. – ACO

Western

(Valeska Grisebach / 2017 / Allemagne)



Le titre du film indique déjà une piste de lecture fertile. Ce groupe d'ouvriers allemands qui prend ses quartiers en territoire bulgare avec une mentalité de conquérant pourrait être l'illustration de la colonisation en Amérique et ses dérapages issus de l'ignorance de l'autre et de sa culture. Même si l'un d'eux, plus subtil, tente de sauver la mise en établissant le « contact » de façon plus civilisée. – GM



Shogun Joe (Mario Caiano, 1973)